

— *D*is-moi qu'ils ne viennent pas pour t'emmenner !

— *Ils ne nous trouveront pas, Hélène, sois rassurée, ils ne nous trouveront pas. Il faut que tu me laisses partir, maintenant. Je te promets de revenir très vite.*

— *Tu ne vas pas te cacher dans le château ?*

— *Non, ils nous trouveraient trop facilement. Rappelle-toi juste la cabane dans le bois. J'y serai tous les soirs à la tombée du jour.*

Joseph et Marcos couraient depuis plusieurs minutes. La sueur coulait dans les yeux de Marcos qui commençait à perdre du terrain sur son compagnon. Joseph s'arrêta près d'un grand chêne certainement plus que centenaire. Ils avaient eu bien du mal à s'échapper du château. Une seule des fenêtres n'était pas à la vue des gendarmes qui avaient envahi la propriété de Céline. Joseph avait sauté le premier, très vite rejoint par Marcos qui pourtant n'en menait pas large au-dessus du vide.

— *Quelqu'un nous a dénoncés !* s'écria Marcos en reprenant tant bien que mal son souffle.

— C'est certain ! Les gendarmes ne sont pas venus aussi nombreux par simple curiosité ! Je n'ai pas trop de doutes sur l'origine de cette dénonciation.

— Alors, allons lui caresser un peu les côtes, ça me fera le plus grand plaisir, crois-moi, Joseph !

— Plus tard, Marcos, plus tard. Pour l'instant, le plus urgent est de nous trouver un abri sûr.

— Tu as une idée ?

— Je me souviens qu'il y a une grotte naturelle dans cette direction, enfin, il me semble. Il y a tellement longtemps que je n'y suis pas retourné que cela pourrait tout aussi bien être dans une autre direction.

— En fait, nous ne sommes pas vraiment sortis du pétrin, c'est ça ?

— On peut dire ça, Marcos.

— On a connu pire comme situation, gardons espoir et faisons confiance à ta mémoire.

Ils reprirent la route au pas. Inutile de courir et de se fatiguer pour rien, les gendarmes étaient loin, ils ne risquaient pas de les retrouver dans la nature sauvage où ils se frayaient actuellement un chemin.

Joseph tentait désespérément de se souvenir où se trouvait cette grotte. Comme il n'était jamais venu par ce chemin, difficile d'avoir le moindre repère. Les arbres semblaient vouloir jouer à cache-cache avec lui. Dès qu'il pensait avoir un indice, aussitôt le paysage environnant le détrompait.

— Là, sur la droite ! Je reconnais ce monticule.

— Je ne vois rien, tu es certain ?

— Oui !

Effectivement, quelques secondes plus tard, après avoir contourné le monticule, ils trouvaient l'entrée de la grotte derrière les herbes folles et les orties.

— Quelqu'un est passé par là et il n'y a pas longtemps, fit remarquer Joseph en observant les herbes piétinées.

— Tu penses que cet endroit est occupé ?

— Nous ne tarderons pas à le savoir. Entrons.

La pénombre les surprit dès l'entrée et bien sûr ils n'avaient avec eux aucun moyen pour percer la noirceur des lieux.

— Laissons nos yeux s'habituer. Ne regarde surtout pas vers la sortie, Marcos.

— Moi, je te suis, enfin, si je parviens à te retrouver dans cette crasse !

— Je suis juste à côté de toi. Tu me fais un bel aventurier ! s'exclama Joseph dans un grand rire que les parois s'empresèrent de répercuter à l'infini.

— C'est ça, moque-toi, rétorqua Marcos, vexé.

À tâtons et en silence, ils avancèrent prudemment.

— Tu crois qu'il est nécessaire de s'enfoncer davantage dans ce gouffre, Joseph ?

Le Doleur n'eut pas le temps de répondre, un juron se fit entendre sur leur droite.

— Mais, crévindiou, c'est donc point possible d'avoir la paix nulle part sur cette foutue terre !

Il y eut le bruit caractéristique d'une allumette que l'on frotte sur la pierre et comme par enchantement une lumière jaunâtre inonda la caverne. Une lampe se balançait mollement à la hauteur de leurs figures incrédules. Elle faisait danser leurs ombres sur les parois de pierres humides.

— Oh ! mais je te reconnais, toi, le grand gars.

— Et d'où tu me connais ?

— Tu mangeais des noix.

— Des noix ?

Joseph était incrédule.

— Oui, oui, oui. Mais le petit qui t'accompagne ne me dit rien de bon.

— J'y suis ! s'exclama Joseph avec un sourire. C'était dans le bois, du côté d'Issoire ! C'est ça ?

— Tout juste, gamin ! Je vois que tu es toujours en vadrouille ! Encore les gendarmes ?

— Eh oui, hélas.

— Depuis le temps, tu n'as pas réussi à t'en dépêtrer ?

— Il s'est passé tellement de choses depuis notre première rencontre, ce serait trop long à raconter. Laissez-moi vous présenter mon compagnon. Il s'appelle Marcos et j'ai entièrement confiance en lui.

— Oh ! alors...

— Marcos, je te présente... En fait, je ne connais pas son nom, lui ne s'en rappelle pas non plus. Mais c'est un bon vieux qui m'a hébergé quand j'étais dans la misère totale.

— Un bon vieux, maugréa le vieil homme. C'est surtout que nous avons des ennemis communs, ça rapproche. Et puis, tiens, je vais te le dire, mon nom ! C'est Jean-Baptiste, mais tu peux m'appeler Jean tout court, ça ne me gênera point. Tâche de t'en souvenir, parce que moi, il m'arrive souvent d'oublier. Mais dis-moi, as-tu récupéré tes outils, ta carriole et ton château ?

— Oui et non. Je me suis fait reprendre. J'étais en route pour le bain quand nous avons fait naufrage. Marcos et moi, nous nous en sommes sortis et nous avons réussi à revenir à Fraisac. Visiblement, quelqu'un nous a dénoncés et nous revoilà en galère.

— Dis, mon gars, faudrait voir à mener une vie plus calme.

— Je n'ai rien contre, croyez-moi, Jean.

— Bon, alors, vous cherchez un abri, c'est ça ?

— Exactement !

— Suivez-moi et faites attention où vous posez les pieds. C'est plein de mauvais trous d'eau un peu plus loin. Je passe devant pour vous éclairer.

Jean les conduisit dans les profondeurs de la grotte d'un pas lent. Joseph remarqua qu'il se déplaçait plus difficilement que lors de leur première rencontre. Ils débouchèrent bientôt dans une cavité beaucoup plus grande et nettement moins humide. Visiblement, le dénommé Jean-Baptiste vivait là depuis un moment. Une paillasse et quelques accessoires de première nécessité occupaient un renfoncement bien au sec. Un feu entouré de grosses pierres plates, blanches et brillantes, trônait au centre de ce que l'on pouvait considérer comme une pièce de vie. Mais ce qui surprenait plus que tout, dans cet endroit, c'étaient les veines de pierres violettes qui couraient dans tous les sens sur les murs de la caverne. Avec la lumière du feu et de la lampe, des éclats lumineux s'allumaient ou disparaissaient au rythme de la danse des flammes.

— C'est beau, hein, mon gars ? Moi, je n'ai pas de château, mais ça le vaut bien, tu ne trouves pas ?

— En effet, c'est magnifique ! s'extasia Joseph.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Marcos en caressant doucement l'une des veines de minéraux.

— De l'améthyste, répondit Joseph à voix basse, comme si le fait de parler trop fort allait briser le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Je n'en ai jamais vu autant. C'est incroyable !

— Il y a une salle un peu plus loin sur la gauche, où les cristaux sont beaucoup plus gros qu'ici.

— Je n'étais jamais entré aussi loin dans cette grotte, avoua le Doleur, admiratif de la beauté créée par les cristaux violacés.

— Je pense qu'il y a longtemps, c'était le lit d'un ruisseau ou même d'une rivière. Ça se voit aux murs lisses, expliqua Jean-Baptiste.

— Peut-être, acquiesça Joseph.

Marcos montra des signes d'impatience.

— Je ne voudrais surtout pas jouer les trouble-fête, mais ça ne nous avance pas beaucoup pour notre petit problème, Joseph.

— Tu as raison.

Joseph n'avait pensé qu'à fuir, c'était un réflexe normal pour deux bagnards survivants et évadés. La suite, il n'avait aucune idée de ce qu'elle serait. Dans un premier temps, le plus important avait été de ne pas trop s'éloigner du château de Céline. Il voulait pouvoir tenir la promesse faite à Hélène de la retrouver tous les soirs. Il était également clair qu'ils ne pourraient pas vivre pendant des jours, voire des semaines, dans cette grotte. Retourner à Saint-Anthème, chez la Lucienne, hors de question ! Les gendarmes pouvaient s'y trouver ou aller y vérifier leur présence.

Le Doleur n'avait aucune idée positive à proposer. Il se sentit soudain nerveux. Il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'écouter les conseils de Jean, qui lui recommandait de se rendre à la gendarmerie de lui-même.

Lui... Bien sûr ! Les gendarmes étaient venus pour lui, uniquement ! Marcos n'était pas connu à Fraissac ni même dans la région. C'est donc lui, et lui seul, qui était recherché.

— Marcos, j'ai une bonne nouvelle ! s'écria Joseph.

Celui-ci le regarda, incrédule. Comment, sans bouger ni avoir rencontré qui que ce soit, son compagnon pouvait-il avoir une bonne nouvelle à lui annoncer ?

— Tu délirés, Joseph ?

— Non, rassure-toi.

Joseph éclata de rire.

— Toi, personne ne te recherche. C'est moi qu'ils sont venus cueillir au château. Ils ignorent que nous sommes revenus à deux.

— Comment peux-tu en être sûr ?

- Qui as-tu rencontré depuis notre évasion ?
- Les mêmes personnes que toi, bien sûr !
- Est-ce que quelqu'un te connaissait ?
- Évidemment que non !
- Donc ?
- Quelqu'un nous a bien dénoncés ! admit Marcos.
- Et ce quelqu'un, j'ai été le seul à le rencontrer.
- Ton... couturier à Ambert ?
- Exactement ! Il ne m'a posé aucune question lorsque je me suis rendu à son atelier, pourtant, il avait de quoi s'interroger, tu ne crois pas ?
- Oui, obligatoirement.
- Il m'a semblé nerveux, mais je n'y ai pas vraiment porté attention, trop pressé que j'étais de retourner auprès de Céline.
- Oui, bon, mais ça ne résout pas nos problèmes.
- Le mien, non ! Mais toi, tu es libre d'aller et venir à ta guise.
- Pour faire quoi ? Je suis toujours un fugitif !
- Tu retournes au château.
- Il faudrait pour ça que je retrouve le chemin.
- Mais arrête donc ! Je n'ai jamais eu de compagnon aussi défaitiste que toi ! Secoue-toi un peu ! On a passé des épreuves plus dures que de retrouver son chemin dans une forêt, non ?
- Bon, d'accord. Et j'y fais quoi, au château ?
- La première chose, tu me trouves des vêtements et tu ramènes de la nourriture. Tu vois si Jean peut revenir avec toi et, surtout, très important et avant tout, tu rassures Céline et ma petite Hélène !
- Et si les gendarmes sont encore là ?
- Tu te débrouilles pour ne pas leur faire savoir qui tu es ni où je me trouve ! Tu crois que tu vas y arriver ?
- Oui, je pense.
- Bon, alors, qu'est-ce que tu fais encore là ?





Hélène pleurait doucement sur son lit. Son malaise s'était dissipé à l'instant précis où Jean avait fait irruption dans le grand salon. Elle pleurait le nouveau départ de son père adoptif. Ce n'était pas la promesse qu'il lui avait faite de la retrouver tous les soirs qui la rassurait complètement. Il était de nouveau un fugitif sur ses propres terres. Les gendarmes le traqueraient jusqu'à son arrestation. Il retournerait au bagne malgré son innocence. La Justice n'avait aucune clémence pour un forçat évadé, même s'il avait fait naufrage et avait réussi à se sauver. Il était en fuite, c'est la seule chose que connaissait la Justice.

Elle se souvenait, quand elle était beaucoup plus petite, de la grande statue qui ornait le fronton d'un grand bâtiment. C'était dans une grande ville, elle ne savait plus où ni quand, juste que sa mère lui avait montré ce qu'on appelait la Justice. Une grande dame drapée qui tendait fièrement vers le ciel une balance. Elle était belle et forte, cette dame. Sa balance était bien équilibrée. À ce moment-là, elle avait aimé la Justice. Aujourd'hui, elle aurait voulu casser la statue et jeter sa balance déréglée aux orties.

Elle frappa du poing serré l'oreiller qui étouffait ses pleurs. Elle connaissait pour la première fois une véritable colère envers tous ces hommes qui jugeaient, condamnaient, meur-

trissaient tant d'innocents. Sans un remords, sans aucune pitié. Sans la moindre envie de rechercher la vérité.

Des éclats de voix, venant du grand salon, la firent se lever. Elle sécha ses larmes avec rage et se dirigea vers le grand escalier.

Céline hurlait sans retenue.

— Vous allez sortir de chez moi ! Vous n'avez absolument aucun droit de rester ici ou de fouiller cette maison respectable ! Sortez ! Je ne vous le dirai pas deux fois.

— Madame...

— Sortez !

Céline s'approchait, menaçante, du gendarme qui tentait de lui tenir tête, mais qui, imperceptiblement, reculait. En désespoir de cause, il porta la main à son sabre.

Aussitôt, Jean se porta aux côtés de son amie.

— Je vous conseille fortement de laisser cette lame dans son fourreau, gendarme.

Jean s'était approché suffisamment près du soldat pour l'empêcher d'accomplir l'irréparable.

— Vous allez quitter cette maison, vous n'avez de toute façon rien à y faire. Celui que vous recherchez a disparu dans l'océan.

— Pourtant, quelqu'un l'a vu il y a plusieurs jours.

— Quelqu'un ? s'enquit Jean froidement.

— Oui, parfaitement ! Et ce témoignage est irréfutable !

— Ce quelqu'un croit-il aux fantômes, gendarme ?

— Je... Je... J'en serais surpris ! Un tailleur avec cette renommée ne se permettrait pas de raconter des fadaïses !

— Un tailleur ?

Le regard de Jean se durcit.

— Et vous lui faites confiance ?

— Parfaitement !

— Un homme qui boit sa pinte de vin le matin alors que

le soleil n'est pas encore levé, et vous, vous lui accordez toute confiance ?

— Co... Comment savez-vous cela ?

— Des tailleurs ayant une bonne renommée et pouvant identifier le Doleur, il n'y en a pas beaucoup dans la région. Je pencherais pour celui d'Ambert, détrompez-moi si vous le pouvez.

— C'est-à-dire que...

— Et, comme je vous le disais plus tôt, quel crédit accorder à la vision d'un homme rongé par l'alcool matinal ?

— Je...

— Il est, à n'en pas douter, un excellent tailleur...

— En effet !

— Merci, gendarme.

— Je ne vous ai pas dit que c'était lui !

— Ce n'est pas nécessaire, gendarme.

Céline revint à la charge.

— Sortez !

Elle frappa de ses deux poings fermés la poitrine du soldat qui se décida enfin à tourner les talons. Avant de sortir, il fit volte-face sur le seuil de la porte.

— Je sors, mais deux de mes hommes resteront en poste à l'entrée du château et ils feront des rondes autour de votre propriété. Si, pour votre malheur, Joseph Matheron réapparaissait dans les parages, croyez bien que la Justice vous demandera des comptes.

— La Justice ! hurla Hélène, blanche de rage. Elle est belle, votre Justice. Qu'elle condamne celui qui m'a agressé et que Jean vous a livré avant de salir la mémoire de mon père !

Le gendarme se décida à quitter le salon, la tête basse. Hélène se précipita à sa suite et ferma la porte derrière lui avec violence. Elle éclata en sanglots sans retenue, figée sur

place. Céline et Jean s'approchèrent pour tenter de la consoler, mais elle les écarta d'un geste vif avant de se précipiter dans l'escalier pour rejoindre sa chambre, où elle se jeta sur son lit, inconsolable.

Céline, désespérée, se laissa tomber sur le sofa.

— Qu'allons-nous faire, Jean ?

— Je ne sais pas. Je suis aussi inquiet que toi. Avant que le véritable coupable ne soit jugé et conduit au baignoire, il va s'écouler une longue période. Ensuite, seulement, nous pourrions faire valoir l'innocence de Joseph. Mais en attendant, il n'y a, hélas, rien à faire d'autre que le protéger, lui, son ami et surtout Hélène.

— Je vais monter la voir dans sa chambre, elle ne doit pas rester seule.

— Tu as raison. De mon côté, je vais rendre visite à ton père. Il serait temps que ses connaissances se bougent un peu pour faire activer l'enquête et le nouveau procès.

Jean était sur le pas de la porte extérieure quand il entendit un léger coup de sifflet étouffé. Il s'arrêta, à l'écoute. De nouveau, le sifflement se fit entendre sur sa gauche. Avant de prendre cette direction, il inspecta les alentours pour être certain d'être seul. Visiblement, les gendarmes se trouvaient bien à l'extérieur de la propriété. Rien à craindre de ce côté-là. Il se résolut à avancer.

Derrière un bosquet de laurier, il trouva Marcos qui était accroupi. Il observait avec inquiétude l'approche de Jean.

— Par ici, monsieur Wolf.

— Marcos ? Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— C'est Joseph qui m'envoie ! Il a dit que je ne risquais rien, ici. Tout le monde ignore qui je suis réellement.

— Ce n'est pas faux.

— Oui ! Alors, il veut que je ramène de la nourriture, des vêtements et que je rassure tout le monde, surtout mademoi-

selle Hélène. Et puis aussi il a dit qu'il fallait que vous veniez vous aussi.

— Que j'aïlle où ?

— Dans la grotte qui nous sert de cachette.

— Une grotte ?

— Oui ! Surtout, il ne faut pas que quelqu'un nous suive !

— Ah bon ! Inutile que je prévienne les gendarmes qui font le guet, alors ?

— Ce serait une grosse bêtise, monsieur Wolf !

— Alors, on va éviter.

— Vous êtes en train de vous moquer de moi, c'est ça ?

— Je plaisantais ! Je vous sens tellement nerveux.

— Je le suis ! Vous ne savez pas ce que c'est, vous, d'être un fugitif, d'affronter autant de dangers à la fois. Ce n'est pas simple, vous savez !

— Je m'en doute, Marcos, je m'en doute.

Jean sourit intérieurement. Marcos n'était vraiment pas taillé pour affronter tout ce qui lui arrivait. Il se demanda comment il aurait pu survivre au bain s'il avait fini son voyage sur l'océan.

— Allez, venez, on va prendre le nécessaire. Vous me raconterez cette histoire de grotte en route.

— Il y a un vieux bonhomme et des milliers de cristaux violets, je ne me rappelle pas...

Jean ne l'écoutait plus, il était dans le brouillard le plus complet. Il tenait à secourir le fils de son ancien ami, certainement parce qu'il le considérait comme son propre fils. Il comprit à ce moment précis que le père de Joseph lui avait demandé un peu plus que de lui remettre sa fortune à titre posthume.

Machinalement, il entassait des vêtements dans un grand sac de toile. Céline, qui l'avait rejoint, s'inquiéta de le trouver en compagnie de Marcos dans sa chambre.

— Qu'est-ce que tu fais, Jean ?

— Tu vois, je prends des vêtements pour Joseph.

— Et tu vas où, avec tout ça ?

— Dans une grotte ! s'exclama Marcos.

— Et vous, que faites-vous là ? Vous êtes fou de vous montrer !

— Il ne risque rien, Céline. Joseph a raison : personne ne le connaît ici. Si on te pose des questions à son sujet, tu n'auras qu'à dire que – je ne sais pas, moi – que c'est un neveu de ton père !

— Mon père était fils unique !

— Tu penses que quelqu'un le sait dans la région ?

— Non.

— Nous n'en sommes plus à un mensonge près, tu ne crois pas, Céline ?

— En effet ! Et côté mensonges, tu es devenu un expert.

— J'arrange la vérité pour arranger la vie, rien de plus. Mes mensonges ne mettent personne en danger, c'est le principal.

— C'est vrai aussi, avoua Céline avec un sourire.

— Excusez-moi, les interrompit Marcos timidement. Joseph m'a chargé de rassurer Hélène. Où puis-je la trouver ?

— Dans sa chambre. Elle doit sûrement y pleurer toutes les larmes de son corps.

— La pauvre, s'apitoya Marcos.

— Vous la trouverez au bout du couloir, la deuxième porte sur votre droite.

— Dans sa chambre !

— Eh bien, oui, dans sa chambre.

— C'est-à-dire que...

— ... que quoi, Marcos ?

— Je n'ai pas l'habitude d'entrer dans la chambre des jeunes filles, avoua Marcos en rougissant légèrement.

Jean eut un sourire.

— Marcos, vous voulez la voir pour la rassurer, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! s'écria l'interpellé en bombant brusquement le torse.

— Alors, vous allez vous conduire comme le ferait un gentilhomme.

— Je...

— Oui, je sais que vous n'êtes qu'un misérable bagnard en fuite, mais vous devez savoir mentir, vous aussi, non ?

— Oh oui ! s'écria Marcos.

Un sourire illumina son visage.

— Bon. Vous allez donc frapper discrètement à sa porte. Pas comme un hussard, hein !

— Non !

— Elle ne vous répondra sûrement pas. Vous connaissez les femmes comme moi ?

— Jean ! maugréa Céline, mi-amusée, mi-fâchée.

— Si elle ne répond pas, il vous suffira de lui susurrer à travers le battant que c'est vous, Marcos. Comme elle est un peu amou...

— Jean ! hurla Céline.

Wolf émit un soupir avant de reprendre :

— Comme elle est un peu... malheureuse.

Jean lança un regard à Céline qui lui décocha son plus beau sourire.

— Elle se hâtera de vous inviter à entrer. Ensuite, il ne vous restera plus qu'à la rassurer sur le sort de son père et sur sa bonne santé.

— Je... Je vais faire comme ça. Oui, je vais y arriver !

— Marcos.

— Oui ?

— C'est une jeune fille de seize ans. Ce n'est pas un gendarme.

— Non, bien sûr !

— Et comme elle est très jeune, il faut en prendre soin. Elle est fragile.

— Je prendrai bien soin d'elle.

Marcos se dirigea vers la porte, l'air soucieux. Avant de sortir, il se tourna vers Jean.

— Seize ans ?

— Oui, Marcos.

— Elle est jeune, je pensais...

— Oui ?

— Elle... Vous ne le répétez pas à Joseph, promis ?

— C'est promis, Marcos.

— Elle m'impressionne beaucoup, vous savez.

— Elle vous impressionne ?

— Oui. Enfin, ce que je veux dire, c'est que... Il ne faut pas que Joseph le sache !

— Mais non, cela restera entre nous.

— Elle est très belle, avoua Marcos en rougissant comme une tomate au plus fort de l'été.

— C'est vrai que Joseph ne doit pas le savoir, ironisa Céline avec un petit sourire malicieux.

— Surtout pas !

— Mais moi, je peux tout entendre ? demanda Céline avec innocence.

Marcos se prit la tête à deux mains.

— Mon Dieu ! Je ne suis qu'un imbécile ! Dire ça d'une jeune fille devant sa mère ! Excusez-moi, Céline !

— Ce n'est pas grave, Marcos. Vous étiez naturel, cela pardonne votre sincérité.

— Merci, Céline.



Marcos restait planté sur le pas de la porte, ne sachant plus sur quel pied danser. Jean le secoua.

— Marcos, ce n'est pas parce que vous êtes amoureux d'Hélène que vous ne devez pas accomplir la mission que son père vous a confiée !

— Je... Je...

— Filez, maintenant !

Marcos s'éclipsa en courant dans le couloir sans un mot de plus.

— Tu exagères, Jean.

— Mais non. Il n'aurait jamais eu le courage de l'avouer lui-même. Je lui rends service, c'est tout.

— Il serait surprenant que Joseph adopte ta philosophie.